

**SAUF MIRACLE,  
BIEN SÛR**

## Du même auteur

Nous n'irons plus chez elle

*Seuil, 1987*

Ambition et Cie

*Seuil, 2002*

Tout à coup, le silence

*Seuil, 2006*

Catholique anonyme

*Seuil, 2008*

*Et « Points » n° P2263*

Premiers Pas d'un  
apprenti chrétien

*Bayard, 2013*

*THIERRY BIZOT*

SAUF MIRACLE,  
BIEN SÛR

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2013

ISBN: 978-2-02-111342-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Jean et Joséphine*



## Conduite accompagnée

Aujourd'hui mon fils a presque dix-huit ans. J'observe discrètement du coin de l'œil son profil allongé, son air d'homme.

C'est lui qui conduit ma voiture, en cette fin d'après-midi solitaire d'un dimanche d'automne. Heureusement les rues sont désertes.

J'ai soudain une bouffée de tendresse pour ce garçon élancé, si élégant et accompli. Quand il joue au ballon sur la plage, l'été, j'admire son corps racé qui s'ébroue comme un jeune animal sauvage. Il n'y a pas si longtemps, c'était encore un enfant qui s'ennuyait de façon charmante, et maintenant c'est un grand jeune homme qui se déplace avec la lenteur des girafes au galop.

Où est passé mon petit garçon ? Comment en sommes-nous arrivés là, sans nous apercevoir de rien ?

Je revois encore son rire espiègle d'enfant facétieux qui disait des blagues, et ses petits chagrins, brusques et éphémères, qui faisaient rouler de grosses larmes sur ses bonnes joues.

Quand il lui arrivait de rapporter une mauvaise note, il affichait un air si maussade qu'il donnait l'impression d'un acteur dans un drame de boulevard ; tandis qu'il me

tendait le devoir raté en regardant ses chaussettes, je ne parvenais pas à croire tout à fait à son repentir sincère.

Et voilà qu'en trois battements de cœur il est en âge de passer son permis de conduire.

Après plusieurs discussions avec ma femme, sous l'œil parfaitement impassible de l'intéressé, nous avons opté pour la méthode dite de la « conduite accompagnée ». C'est une invention récente, une trouvaille qui paraît tour à tour, selon qu'on la pratique ou non, astucieuse ou complètement insensée. Il s'agit en effet de faire conduire son enfant plusieurs milliers de kilomètres afin de lui donner de l'expérience, tout en évitant de payer trop de leçons de conduite. Pourquoi pas ?

Et me voici assis, nerveux, à la place du mort, avec mon fils débutant au volant.

Je ne suis pas là parce que je suis un bon père ; j'ai été poussé par ma femme, avec cet argument éculé qui marche toujours : « Ton fils a besoin que tu t'occupes de lui. » Cette déclaration se déclinant, quand je me fais tirer l'oreille, en un plus mélodramatique : « Ce garçon a besoin d'un père »...

Mon fils, lui, a l'air parfaitement serein. Tel un seigneur, il se montre indifférent aux multiples dangers qui nous guettent à chaque coin de rue. Je constate avec effroi qu'il n'y a même plus un bon vieux frein à main entre nous deux, pour me rassurer sur ma capacité à ne pas écraser une ou deux grand-mères.

Me croyant habité par une mission pédagogique, je fais habilement semblant de ne pas avoir peur. Il s'agit ici de donner confiance à ce petit de presque deux mètres, qui freine brusquement, semble tourner toujours une

seconde trop tard, ne respecte pas les priorités et frôle sans inquiétude d'inoffensives voitures, sagement stationnées sur ma droite. J'affiche un sourire que je veux détendu, et tente, tandis que je prodigue à mon fils de sages conseils, de garder cette voix monocorde qui témoigne de mon flegme face aux dangers encourus.

Il me jette un bref coup d'œil et me lance, de sa voix douce et calme : « Tu sais, c'est blessant que tu aies peur comme ça ! »

Typique de lui, ce genre de remarque laconique et narquoise.

« Oui, eh bien pense à conduire, plutôt que de dire des bêtises ! »

Ce que je préfère chez mon fils, c'est sa gentillesse. Une gentillesse douce, spontanée, intelligente, délicate, qui s'est déployée en lui comme une fleur à la fois éclatante et timide, tandis qu'il grandissait et grandissait encore. De son regard bienveillant émane une telle poésie qu'elle fait fondre les cœurs. Il y a quelques jours, pour l'anniversaire de sa grande sœur, il lui a écrit une petite lettre qui l'a émue aux larmes. Peu après, notre petite dernière, qui a onze ans, s'est elle aussi mise à pleurer. Quand nous lui avons demandé pourquoi, elle a dit : « J'en ai marre, mon mot à moi n'a fait pleurer personne ! »

Cette grâce qu'a mon fils et qui lui vient du cœur lui donne aussi une sorte d'assise, d'autorité naturelle, et une place toute particulière parmi les autres.

Quatre ans plus tôt, l'année de ses quatorze ans, je venais de terminer *Catholique anonyme*, qui devait paraître bientôt. Comme il avait été à l'origine, avec un mauvais carnet de notes, d'une suite imprévisible

d'événements qui m'avaient conduit à la découverte de Dieu, j'avais consacré le premier chapitre de mon livre à une description de l'entrée de mon fils dans son adolescence molle.

J'avais donc décidé de lui offrir à Noël, en avant-première, le manuscrit de ce tout premier chapitre, accompagné d'une lettre pleine de tendresse.

Le jour dit, je guettais avec un brin d'impatience le moment où il ouvrirait l'enveloppe kraft posée au milieu de ses autres cadeaux. Il s'en était finalement approché, presque méfiant, avait reconnu mon écriture et l'avait décachetée, lentement.

Il avait tout lu sur place, debout dans l'entrée, avec une grande concentration. Puis il avait remis tous les papiers dans l'enveloppe avec lenteur.

Enfin il était venu vers moi avec un demi-sourire et m'avait serré dans ses bras, comme pour me consoler.

« Apparemment il y a des dossiers sur moi ! avait-il remarqué. Je veux parler de ta description de mes cheveux gras et de mon mauvais carnet de notes... »

J'attendais la suite, vaguement inquiet.

« En tout cas, je te remercie pour ta lettre. Je suis content d'apprendre que tu m'aimes et que tu es fier que je sois ton fils. »

Il avait hoché la tête une fois ou deux, comme s'il soupesait sa dernière phrase, puis, sans un mot, s'en était retourné dans la mêlée de la fête familiale.

Deux mois plus tard, le livre était sorti, dans l'indifférence générale.

J'espérais des premiers articles dans la presse, qui n'étaient pas venus.

J'avais fini par me résigner, sans m'empêcher d'envier ces écrivains médiocres qui faisaient toujours la une des rubriques littéraires. Qu'avaient-ils de plus que moi ? Un style ampoulé qui faisait « littéraire » ? Une vie dissolue qui accrochait l'œil des journalistes ? Un don naturel pour le marketing ? Leur gloire me paraissait suspecte, tandis que je me consolais en me disant que, même si personne ne s'intéressait à mon travail, celui-ci avait été fait honnêtement. Maigre consolation, soulagement furtif du perdant.

Puis un jour une journaliste de *La Vie* avait sollicité un entretien. Enfin ! Certes, ce n'était qu'un journal catho... Je l'avais quand même attendue avec impatience. J'avais vu arriver au bureau une très jeune et frêle jeune femme, venue m'interviewer avec un collègue photographe, discret et poilu. J'étais à la fois content qu'on s'intéresse à moi et un peu gêné par les questions directes qu'elle me posait à propos de mes relations avec Dieu. Quand mon assistante entra dans la pièce avec du courrier, je baissais la voix, embarrassé à l'idée qu'elle m'entende parler de Jésus.

Une fois l'entretien terminé, je n'avais pas osé demander quand paraîtrait l'article, en pensant que de toute façon il s'agirait d'un entrefilet dans ce journal assez confidentiel. Je pourrais toujours l'envoyer à ma mère.

Deux semaines plus tard, mon assistante était arrivée, triomphante, et m'avait posé sous les yeux un exemplaire de *La Vie*. Je faisais la couverture, avec une accroche qui disait : « Jésus me fait pleurer et j'aime ça. »

J'étais resté interdit et choqué. À l'intérieur, trois pages sur mon livre, avec des photos de moi prises lors de l'interview. Tout cela était beaucoup trop voyant !

Je m'étais empressé de cacher le journal dans ma sacoche, en me disant que je le lirais chez moi, en cachette.

Dix minutes plus tard, allant aux toilettes, j'avais constaté avec horreur que mon assistante, trônant à la photocopieuse, reproduisait la couverture et l'article, à destination de tous mes collaborateurs... Elle semblait si fière que je n'avais pas eu le cœur de lui demander d'interrompre son projet qui me remplissait de confusion. J'avais envie de m'enfermer dans les chiottes et d'attendre que tout le monde soit rentré chez soi pour en ressortir. Mon associé avait lu l'article, l'avait trouvé « très bien » et m'avait prédit que j'allais devenir la « star des cathos ».

En voyant la une de *La Vie*, mes deux filles s'étaient moquées de moi en rigolant de bon cœur. Mon fils, lui, n'avait pas ri. Il était horrifié.

« Cache ça tout de suite ! T'as vraiment dit ça ? C'est trop la honte !

– Quoi ?

– Que Jésus te faisait pleurer et que tu aimais ça ?

– Oui et non... Tu sais, la journaliste a repris l'esprit général de ce que j'ai dit pour faire ce titre un peu...

– Tu l'as dit ou tu ne l'as pas dit ? Parce que si tu ne l'as pas dit, il faut que tu lui fasses un procès ! Imagine que les gens lisent cette phrase ridicule ! »

Heureusement pour moi, personne dans l'entourage immédiat de mes enfants ne lit *La Vie*, et nous avons pu oublier cet épisode pénible.

Quelques mois plus tard, pour mon anniversaire, mon fils m'avait écrit une lettre, qu'il avait posée sur mon oreiller.

Sur l'enveloppe était inscrit, d'une écriture un peu bancale et pourtant déjà solide :

*Pour Thierry Bizot, réalisateur de télé et écrivain aux éditions du Seuil et père de trois enfants. Marié depuis 1989 avec Anne Giafferi. Joint dans la lettre : un petit billet pour que tu t'achètes un petit illustré.*

Cette entrée en matière et la petite plaisanterie, typique du fiston, m'avaient fait sourire, tout seul sur mon lit.

J'avais décacheté l'enveloppe. Dans sa face interne il avait écrit :

*Pour que tu saches à quel point je suis fier d'être ton fils.*

J'avais alors eu un grand coup de stress et d'émotion à la fois. Je m'étais soudain senti intimidé devant cette lettre écrite sur deux feuilles de copies Clairefontaine.

*Cher papa,  
Je ne sais pas trop quoi écrire car je risque de passer pour un imbécile en écrivant des phrases recherchées énormes, tellement bizarres que tu me demanderais sur quel auteur du Moyen Âge j'ai copié. Tu m'avais écrit une lettre du même genre à Noël dernier qui m'avait énormément touché : cette lettre a la même visée. Donc je vais essayer de faire simple : depuis ma naissance jusqu'à aujourd'hui, tu m'as élevé comme un père aimant, toujours là pour moi et te souciant de mes*

*problèmes. Maintenant je me rends compte du travail que tu as fait.*

*Alors que l'adolescence galope sur moi comme un vent pressé, dévastant sans complexe les charmes délicieux que l'enfance m'avait prodigués, moi, petit bonhomme soi-disant pétillant et actif à ce qu'il paraît, je suis devenu en un clin d'œil une longue asperge prenant un centimètre par jour. Mon énergie naturelle est passée du deux cent vingt aux dix volts et mon long corps, épuisé par la croissance, épouse la forme des meubles sur lesquels je me pose, à la manière des montres molles de Dalí. Mon visage joufflu et malicieux à moi, ton petit garçon chéri, s'est métamorphosé en une tête allongée, toute en mâchoire, surmontée d'un regard parfois vide et de cheveux au gras éternel : ce sont tes mots et avant que tu portes plainte pour plagiat, je tiens à te remercier de l'immense hommage que tu m'as rendu en écrivant ces lignes que tant de personnes qui liront ce livre verront.*

*Mais papa, cette limace, c'est toi qui l'as faite en la faisant venir au monde et en l'éduquant. Donc : merci. Je pourrais continuer mais ça ne sert à rien. Je vais m'embrouiller si je commence à écrire des éloges narratives expliquant comment tu as vaincu le mal et compris que Jésus te faisait pleurer et que d'ailleurs tu aimais ça. J'espère que je n'ai pas piqué le rôle de Jésus et que tu n'as pas fondu en larmes en lisant ces mots, mais j'en doute. Voilà, j'arrête les blagues, soyons sérieux. Mon père, même si aujourd'hui tu as quarante-six ans, tu restes à mes yeux le même homme, le même Catholique anonyme, le même fan*

SAUF MIRACLE, BIEN SÛR

*de David Bowie, le même confident, le même chanteur  
de salle de bains, la même signature, le même visage,  
le même et seul père.*

*C'est enfin fini, il me reste à écrire deux cent dix-neuf  
pages pour faire un livre aussi long que le tien et qui  
s'appellerait : Fils anonyme et reconnaissant.*

*Je t'aime papa et excuse pour les fautes.*



## Une relation extraconjugale

Ce soir, je suis invité dans l'émission de Marc-Olivier Fogiel, en direct, pour parler de mon livre. Je dois dire que c'est assez excitant.

La production de l'émission m'a envoyé un taxi luxueux, vaste et silencieux, venu me chercher dans la nuit, comme si j'étais quelqu'un d'important.

C'est terrible à dire : ces égards ne me déplaisent pas. Voilà ma grande faiblesse, que je combats sans succès : mon infatigable vanité.

Cette invitation à la télévision m'a tout de suite paru suspecte. En effet, dans son fameux talk-show hebdomadaire, Fogiel ne convie que des gens connus ; parfois de grands artistes, des hommes politiques plus ou moins importants, et aussi des starlettes, des demi-célébrités de la télévision, des « vipounets », ou encore de vieilles gloires ridées, tirées, décolorées, ou de jeunes arrivants prêts à tout pour se faire un nom et encore toutes sortes d'individus dont on ne sait pas de quoi ils vivent ni ce qu'ils font dans la vie, sauf d'être invités sans cesse sur des plateaux pour donner leur avis sur tout, sur rien.

Cette ligne éditoriale qui privilégie toujours la notoriété, quelles qu'en soient sa qualité et sa nature, ne

laisse donc pas de place pour des anonymes de mon espèce.

Certes, en tant que producteur de télévision, on me connaît dans mon milieu professionnel ; cependant je suis un inconnu pour le grand public et je m'en félicite. J'ai trop vu les ravages que fait la célébrité, notamment celle de la télévision, qui est foudroyante, sur les animateurs, les chanteurs en herbe, les héros éphémères de la télé-réalité : quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, malgré parfois une bonne éducation, tous les individus soumis à l'exposition médiatique se comportent tôt ou tard comme des drogués. Ils ont beau lutter, analyser avec lucidité ce qui leur arrive, ils sont comme l'alcoolique qui se sert à boire en regrettant amèrement sa maladie qui le détruit. Plus ils sont connus, plus ils ont besoin de l'être, de vérifier qu'ils le sont toujours. L'addiction s'installe vite.

Confortablement assis dans le cuir du taxi, l'odeur légèrement parfumée des sièges me donne l'impression fugitive de jouir d'une réussite d'homme d'affaires, entre conseils d'administration, aéroports, presse financière, derniers gadgets électroniques et toute une succession de luxes discrets et sûrs. Dans cette atmosphère, ces considérations générales sur les ravages de la célébrité me rassurent et valorisent mon anonymat, que je me targue d'avoir choisi. Ces pensées me sont surtout utiles pour distraire le trac que je sens monter en moi à l'idée de devoir affronter dans une petite heure les questions acérées de Marc-Olivier Fogiel.

Nous roulons silencieusement dans une nuit brillante. Les lumières orange du périphérique glissent sur ma peau et changent un temps la couleur des autres voitures.

À présent je me demande bien ce que je vais dire tout à l'heure, sur ce plateau hyper éclairé, avec ce public chauffé à blanc, comparé à des people professionnels, harcelé par les comiques de l'émission, payés pour me déstabiliser par leurs bons mots.

Que puis-je dire à la télévision de mon expérience spirituelle, celle qui a motivé l'écriture de ce livre, dont je viens faire la promotion ?

Je n'ai que deux arguments tout simples.

Premièrement j'ai compris qu'en suivant par hasard un cours d'éducation religieuse pour adultes il y a près d'un an, quelque chose s'est passé dans ma vie. Quelque chose que je ne saurais définir avec précision. Quelque chose d'invisible, qui a pris une place plus importante que je ne l'aurais imaginé. Voilà. C'est tout. Je pensais que ce petit stage un peu minable avait été un épisode anodin de ma vie et il n'en est rien : cette expérience est beaucoup plus fondamentale que je ne veux l'admettre. Et je ne sais pas pourquoi. Même après avoir publié ce livre.

La deuxième chose que je sais, c'est que depuis quelque temps je suis intéressé, fasciné même, irrésistiblement appelé par le personnage de Jésus. Tout de lui m'attire et me parle, sans que je puisse m'en expliquer la raison. Je commande sur Internet chaque semaine des livres sur lui, que je n'ai pas le temps de lire. Je suis un peu inquiet de cet intérêt impérieux qui m'est venu. En attendant d'en savoir plus, je me suis gardé de raconter à ma femme cet irrésistible attrait.

Que vais-je bien pouvoir raconter à Fogiel ? En vérité, je ne crois même pas avoir la foi. Je n'aurais jamais dû accepter son invitation.

Le mois dernier, un ami producteur, un homme qui m'est cher, m'a invité à déjeuner. Il avait, disait-il, quelque chose à me dire. D'habitude, nous commençons par partager nos petits malheurs de producteurs : combien les diffuseurs nous maltraitent, comment tel est incompetent ou tel autre trop prudent... Ces considérations nous permettent de lécher nos plaies tout en nous rappelant combien notre métier de producteur est beau, amusant, et demande de l'audace, du courage, de l'imagination, de l'énergie, car c'est un métier où l'on se sent toujours seul. C'est un métier qu'on associe injustement à l'argent et au cynisme, alors qu'il est fait de passion et de rencontres.

C'est aussi une activité qui donne parfois le sentiment de faire du surplace, tant les clients, peu nombreux, sont toujours les mêmes. À chaque rentrée, j'ai un peu l'impression de redoubler ma cinquième : aux conférences de presse des diffuseurs, on croise les mêmes têtes, les mêmes concurrents, les mêmes directeurs des programmes qu'il va falloir draguer comme si c'était la première fois.

Mon ami, particulièrement doué dans le domaine des potins, me cuisine ensuite une chronique des derniers bruits du métier. Il a l'œil qui frise et la voix qui s'altère quand il me révèle les derniers scoops : tel responsable d'unité de programmes va être viré cette semaine et ne le sait pas encore, telle chaîne a visionné une émission qui a coûté plusieurs millions et va la jeter à la poubelle tant elle est mauvaise, tel animateur a pris la grosse tête et se prend pour un autre...

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC  
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2013. N° 111342 (0000000000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE

